



Il croisa les mains sur sa poitrine et s'inclina. (Page 567.)

ces tristesses sans cause dont je voyais Horace de plus en plus atteint; c'étaient ces songes qui devenaient plus terribles à mesure que nous avançons. Souvent j'allais à lui pendant ces inquiétudes du jour, ou je le réveillais au milieu de ces rêves de la nuit; mais dès qu'il me voyait, sa figure reprenait cette expression calme et froide qui m'avait tant frappée; cependant il n'y avait point à s'y tromper, la distance était grande de cette tranquillité apparente à un bonheur réel.

Vers le mois de juin, Henri et Max, ces deux jeunes gens dont je vous ai parlé, vinrent nous rejoindre. Je savais l'amitié qui les unissait à Horace, et ma mère et moi les reçûmes, elle comme des enfants, moi comme des frères. On les logea dans des chambres presque attenantes aux nôtres; le comte fit poser des sonnettes, avec un timbre particulier, qui allaient de chez lui chez eux, et de chez eux chez lui, et ordonna que l'on tint constamment trois chevaux prêts au lieu d'un. Ma femme de chambre me dit en outre qu'elle avait appris des domestiques que ces messieurs avaient la même habitude que mon mari, et ne dormaient qu'avec une paire de pistolets au chevet de leur lit.

Depuis l'arrivée de ses amis, Horace était livré presque entièrement à eux. Leurs amusements étaient, au reste, les mêmes qu'à Paris: des courses à cheval et des assauts d'armes et de pistolets. Le mois de juillet s'écoula ainsi; puis, vers la moitié d'août, le comte m'annonça qu'il serait obligé de me quitter dans quelques jours pour deux ou trois mois. C'était la première séparation depuis notre mariage: aussi m'effrayai-je à ces paroles. Le comte essaya de me rassurer en me disant que ce voyage, que je croyais peut-être lointain, était au contraire dans une des provinces de la France les plus proches de Paris, c'est-à-dire en Normandie: il allait avec ses amis au château de Burcy. Chacun d'eux possédait une maison de campagne, l'un dans la Vendée, l'autre entre Toulon et Nice, celui qui avait été tué avait sa sienne dans les Pyrénées, et le comte Horace

en Normandie; de sorte que, chaque année, ils se recevaient successivement pendant la saison des chasses, et passaient trois mois les uns chez autres. C'était au tour d'Horace, cette année, à recevoir ses amis. Je m'offris aussitôt à l'accompagner pour faire les honneurs de sa maison, mais le comte me répondit que le château n'était qu'un rendez-vous de chasse, mal tenu, mal meublé, bon pour des chasseurs habitués à vivre tant bien que mal, mais non pour une femme accoutumée à tout le confortable et à tout le luxe de la vie. Il donnerait, au reste, des ordres pendant son prochain séjour afin que toutes les réparations fussent faites, et pour que désormais, quand son année viendrait, je pusse l'accompagner et faire en noble châtelaine les honneurs de son manoir.

Cet incident, tout simple et tout naturel qu'il parût à ma mère, m'inquiéta horriblement. Je ne lui avais jamais parlé des tristesses ni des terreurs d'Horace; mais, quelque explication qu'il eût tenté de m'en donner, elles m'avaient toujours paru si peu naturelles, que je leur supposais un autre motif qu'il ne voulait ou ne pouvait dire. Cependant il eût été si ridicule à moi de me tourmenter pour une absence de trois mois, et si étrange d'insister pour suivre Horace, que je renfermai mon inquiétude en moi-même et que je ne parlai plus de ce voyage.

Le jour de la séparation arriva: c'était le 27 d'août. Ces messieurs voulaient être installés à Burcy pour l'ouverture des chasses, fixée au 1^{er} septembre. Ils partaient en chaise de poste et se faisaient suivre de leurs chevaux, conduits en main par le Malais, qui devait les rejoindre au château.

Au moment du départ, je ne pus m'empêcher de fondre en larmes; j'entraînai Horace dans une chambre et le priai une dernière fois de m'emmener avec lui: je lui dis mes craintes inconnues, je lui rappelai ces tristesses, ces terreurs incompréhensibles qui le saisissaient tout à coup. A ces mots, le sang lui monta au visage, et je le vis me donner pour la première fois un signe d'impatience. Au reste, il le ré-

prima aussitôt, et, me parlant avec la plus grande douceur, il me permit, si le château était habitable, ce dont il doutait, de m'écrire d'aller le rejoindre. Je me repris à cette promesse et à cet espoir; de sorte que je le vis s'éloigner plus tranquillement que je ne l'espérais.

Cependant les premiers jours de notre séparation furent affreux; et pourtant, je vous le répète, ce n'était point une douleur d'amour: c'était le pressentiment vague, mais continu, d'un grand malheur. Le surlendemain du départ d'Horace, je reçus de lui une lettre datée de Caen: il s'était arrêté pour dîner dans cette ville et avait voulu m'écrire, se rappelant dans quel état d'inquiétude il m'avait laissée. La lecture de cette lettre m'avait fait quelque bien, lorsque le dernier mot renouvela toutes ces craintes, d'autant plus cruelles qu'elles étaient réelles pour moi seule, et qu'à tout autre elles eussent paru chimériques: au lieu de me dire *au revoir*, le comte me disait *adieu*. L'esprit frappé s'attache aux plus petites choses: je faillis m'évanouir en lisant ce dernier mot.

Je reçus une seconde lettre du comte, datée de Burcy; il avait trouvé le château, qu'il n'avait pas visité depuis trois ans, dans un délabrement affreux; à peine s'il y avait une chambre où le vent et la pluie ne pénétrassent point; il était en conséquence inutile que je songeasse pour cette année à aller le rejoindre; je ne sais pourquoi, mais je m'attendais à cette lettre; elle me fit donc moins d'effet que la première.

Quelques jours après, nous lûmes dans notre journal la première nouvelle des assassinats et des vols qui effrayèrent la Normandie; une troisième lettre d'Horace nous en dit quelques mots à son tour; mais il ne paraissait pas attacher à ces bruits toute l'importance que leur donnaient les feuilles publiques. Je lui répondis pour le prier de revenir le plus tôt possible: ces bruits me paraissaient un commencement de réalisation pour mes pressentiments.

Bientôt les nouvelles devinrent de plus en plus effrayantes; c'était moi qui, à mon tour, avais des tristesses subites et des rêves affreux;